

*L'étrange voyage
Des Hommes
Simples*

Première Partie

Acte I
Athènes, un hôtel en plein cœur de Plaka

C'était un soir de juin où le vent léger parcourait les ruelles étroites, loin de la clameur des avenues où je me trouvais encore quelques heures auparavant. Après une journée de transports et d'attentes interminables, je goutai enfin à la quiétude de ma chambre d'hôtel, propre comme un sou neuf. Puis, armé d'une limonade, je m'installai à la petite table ronde qui trônait joliment sur le balcon et reflétait la pétulance de cette soirée grecque naissante.

Peu à peu le crépuscule enveloppait Athènes et son berceau, Plaka, exhibait ses atours et ses ruelles de pavé en ébullition. Quant à moi, je me sentais tenu par une joie profonde et inexplicable. J'avais envie de me fondre dans la ferveur collective, de communier avec l'âme de la cité et de voler pour un instant la clé du bonheur dans lequel tous nageaient avec délice.

Tout ici n'était qu'effervescence : les bulles de ma citronnade pétillaient, les voix des commerçants et des passants se mêlaient en un brouhaha apaisant, ça sentait bon la cuisine locale et l'huile d'olive frite. Je devinai la convivialité d'une taverne, la gentillesse d'un hôte, les nappes à carreaux rouges et blancs...il me semblait même entendre le grésillement des patates.

J'allumai une cigarette et m'imaginai alors dans un petit restaurant du littoral. Une dégustation de produits de la mer arrosée d'un vin de pays bien frais, au son du clapot giflant le bois des bateaux multicolores laissés là jusqu'au lendemain par les pêcheurs fourbus...

« ...et tandis que ceux là, heureux comme Ulysse rentrant au bercail, vaquaient paisiblement à leur routine, récitais-je, le soleil couchant jouait avec les teintes de leurs barques, me rappelant de douces aquarelles au crépuscule. »

Finalement je n'avais besoin de rien, sinon de la douce torpeur des soirs d'été où le jour tarde à s'endormir. Sur ce, mes élucubrations mentales me mirent en appétit, et je me décidai à sortir. Je vidai mon verre d'un trait, écrasai ma cigarette, passai une chemise, un pantalon de lin et dominé par l'envie de mes papilles autoritaires, je pris finalement le large.

En passant devant la réception, je m'arrêtai un instant, intrigué : le concierge était assis dans un divan, passionné par un match de basket. Sur une petite table basse un verre d'ouzo semblait fondre près d'une coupelle remplie d'olives. Il se curait les dents avec une petite pique en bois, sans lever les yeux de son écran.

– Bonsoir !

– M'oui, bonsoir ! Marmonna-t-il sans quitter sa télévision des yeux.

À peine sorti, je me retrouvai au milieu de la jungle urbaine que, depuis ma terrasse, je surplombais tout à l'heure.

J'avais faim, mais je voulais d'abord faire un tour avant de me mettre en quête d'une taverne. La rue regorgeait de commerces et de restaurants et c'était un régal de flâner entre les étals en ouvrant grand les narines.

Une boutique à la devanture sobre qui semblait regorger de merveilles me fit de l'œil. Je poussai la porte. Un grelot tinta au-dessus de ma tête et une femme entre deux âges m'accueillit, les mains jointes sur la taille, avec un sourire bienveillant :

– Entrez, entrez, monsieur ! Prenez le temps de regarder ! Désirez-vous quelque chose de spécial, un souvenir ? Une carte postale peut-être ? Nous avons tout ce qu'il faut...

– Bonsoir ! Effectivement, je voudrais acheter quelque chose...un souvenir, quelque chose d'assez petit pour tenir dans la poche, comme un antistress ou un truc dans ce genre là...j'ai entendu parler du komboloï¹...Qu'en pensez-vous ?

– Bien sûr ! Le komboloï est un chapelet de prière que tous les grecs possèdent. Vous faites rouler les billes entre vos doigts comme ça, m'expliqua-t-elle, et vous dites une prière à chaque fois. Mais vous n'êtes pas obligé de prier ! Vous pouvez simplement vous amuser avec ou le garder sur vous, juste pour le plaisir. Voyez ceux que nous avons : je vous conseille celui-ci. Ou même cet autre là, avec ses billes de nacre bleue. Ou encore...

– Donnez moi celui-ci, je vous prie...oui voilà, celui qui est tout argenté...

En sortant de la boutique, je glissai l'objet dans ma poche, et ce fut comme si je tenais la Grèce toute entière entre mes doigts.

Je fis le vœu à cet instant que ce komboloï m'accompagne partout et tout le temps. Il serait comme un compagnon de route, celui à qui je transmettrais toutes mes émotions suivant la façon que j'aurais de le toucher, de faire rouler ses billes entre mes doigts.

A cet instant, je me sentis Grec. J'eus envie de dire à tout le monde que j'étais fier de me sentir l'âme grecque, ici, en plein cœur de Plaka, après une rude journée où j'avais le sentiment de renaître sur une terre d'adoption.

Il y a des fois comme ça où l'on se sent bien, où le cœur palpite d'excitation, où des frissons vous parcourent l'échine tant vous êtes heureux...Vous ne vous sentez plus mortel, comme si les portes de l'Olympe s'étaient brusquement ouvertes devant vous, et que, après force ambrosie, vous ayez fait l'amour à une déesse.

A mesure que la nuit s'installait, l'air commençait à fraîchir et mon estomac me rappela à l'ordre. Au hasard des rues, je m'aventurai sur les chemins menant à l'acropole jusqu'à atterrir sur une place à l'allure étrangement familière où toute la chaleur de la ville semblait s'être accumulée la journée durant. Il y régnait une atmosphère envoûtante et feutrée.

Assis sous un platane, un homme au teint hâlé et à la barbe hirsute jouait un air de bouzouki.² Des tables avaient été dressées dehors, devant une taverne aux allures rassurantes. Quelques personnes mangeaient là, dans la quiétude du soir, et j'eus envie de m'arrêter aussi, pour goûter, le temps d'un repas, à la douce mélancolie que distillait sous ses doigts le mystérieux musicien.

¹ Komboloï : chez les grecs, ce sont de petits chapelets que l'on égrène, non par nécessité religieuse, mais plutôt comme « passe-nerfs », comme pour regagner une sérénité, un équilibre, un ordre sur le point de basculer.

² Le bouzouki est un instrument de musique répandu en Grèce, dont il est souvent considéré comme l'instrument « national » depuis le milieu du XXe siècle. [...] C'est un luth à manche long fretté, de la famille du tambour dont il se différencie par les frettes fixes, l'ouïe centrale et le son plus métallique.

Je choisis de m'asseoir à l'extérieur, sous un platane moi aussi. Un serveur à la mine enjouée et à la bedaine convaincante, m'offrit un petit apéritif que j'acceptai volontiers, et me tendit la carte. Je commandai quelques mézéz³, une petite salade grecque, et un peu de tarama.

En attendant ma commande, j'observais l'endroit où je me trouvais. Une petite place carrée, avec quelques arbres et une vieille fontaine asséchée, près de laquelle se trouvait le mystérieux musicien, qui de temps à autres me regardait avec attention, sans cesser de jouer.

Maintenant que la nuit était tombée, quelques insectes tournaient autour des lanternes au-dessus de nos têtes. Les gens près de moi parlaient calmement, riant de tout et de rien, heureux, tandis que les grillons entamaient leur chant nocturne, de ceux qui vous bercent lorsque, assommé par la fatigue, sur votre lit, toutes fenêtres ouvertes, vous vous laissez aller pour sombrer lentement dans un sommeil salvateur.

Une fois servi, j'entamai avec enthousiasme les amuse-gueules. N'ayant rien avalé depuis longtemps que ma citronnade, l'apéritif eut un effet radical, collant un coton épais sur mes tempes à mesure que la tête me tournait. Puis les bruits autour de moi se mêlèrent, ne furent bientôt plus qu'un brouhaha, et je fermai les yeux un instant pour savourer le moment.

Les notes de bouzouki résonnaient, de plus en plus lointaines, tandis que je marchais sous un ciel bleu, vierge de tout nuage. Devant moi l'infini, dans ma main le komboloï, et cette impression que le monde m'appartenait. Soudain, je me retrouvai face au musicien, qui me tendait son bouzouki, en me faisant signe de jouer. J'allais refuser lorsque je sentis qu'on me cramponnait l'épaule, puis tout devint obscur.

– Oh là mon garçon ! Oh là ! Est-ce que ça va ?

J'ouvris les yeux d'un seul coup, en sursautant. Face à moi, le musicien. Les gens qui mangeaient et parlaient derrière moi s'étaient tus ; le manche du bouzouki était appuyé contre la table, le silence écrasait l'atmosphère et avait coupé le sifflet des grillons. L'homme lança un regard à mes voisins, qui reprirent aussitôt leurs conversations. Les grillons entamèrent de plus belle une nouvelle sérénade et le patron me regardait, l'air amusé.

– Voilà ce que c'est quand on boit un apéritif sans rien dans le ventre !

– C'est vrai... Surtout après une journée de voyage, dis-je, penaud.

– Ah les voyages ! dit-il, tandis qu'il se redressait et me lâchait l'épaule, les voyages ! Je pourrais t'en parler moi, des voyages !

J'étais intrigué. Cet homme n'avait rien de commun. Était-ce dû à sa longue barbe hirsute ? A ses cheveux grisonnants par endroits qui lui donnaient l'air d'un homme encore jeune frappé trop tôt par la vieillesse ? Ou bien son imposante carcasse, dont les bras mesuraient presque deux fois les miens ? Ses mains de géant taillées dans un bois grossier ?

Je ne savais plus à quel saint me vouer pour y voir clair, mais ayant repris tout à fait mes esprits, je demandais :

³ Amuse-gueule apéritif grec, libanais ou turc, semblable au tapas espagnol.

– Me ferais-tu l’honneur de t’asseoir à ma table et de partager mon repas ? Vois l’ambiance autour de nous, cet air chargé de senteurs et de musique, tout cela est propice à la conversation. Tu l’as ensorcelée avec ta musique ! Ah vraiment, quel plaisir de t’entendre jouer !

– C’est un honneur pour moi, étranger, de me joindre à toi. Sache que tu ne le regretteras pas. Je ne suis pas un lâche, et toute personne qui sait m’être agréable est remerciée comme il se doit. Je la comble au centuple ! Mais toi étranger, tu es différent des autres, je le vois dans ton regard. Tes yeux sont tristes, blasés, ils demandent de la vie, du bonheur, de la joie, et de l’émerveillement. C’est de cela dont tu as besoin. Je connais ça, c’est mon affaire ! Je te le dis étranger, je sais plus que quiconque ce que les voyages représentent dans la vie d’un homme.

Ce disant, tel qu’il était là, face à moi, je pouvais observer sa physionomie à loisir. Il y avait sur la nappe une bougie, qui tremblotait dans le vent du soir, et frappait le visage du musicien par en dessous, de sorte qu’il paraissait plus étrange encore. Son regard, sombre et perçant, semblait vous disséquer de l’intérieur, comme un chasseur d’âmes perdu sur la houle du Styx⁴, qui chercherait à vous emmener loin, très loin, plus loin encore que l’au-delà. Ses mains énormes brassaient l’air autour de lui tandis qu’il parlait, découvrant des dents jaunies par la chique mais solides et bien plantées, de celles qu’une lanière de cuir n’effraie pas.

Il portait un gros pull-over noir et une chemise à gros carreaux bleu et blanc dont on ne voyait que le col légèrement entrouvert, d’où sortaient quelques poils touffus. Il avait au poignet une vieille montre à la vitre fendue, un anneau en or à la main droite, ainsi qu’une grosse chevalière usée à la main gauche sur laquelle était gravé « A/S » en lettres capitales.

Le patron s’approcha de nous, fit un clin d’œil au musicien qu’il semblait connaître depuis toujours, puis il me sourit. Je lui rendis son sourire et commandai aussitôt de l’agneau rôti avec des patates, des aubergines frites, quelques feuilles de vigne farcies et du tzatziki⁵ livré avec ses galettes de pita bien chaudes. Je demandai également une assiette pour mon nouvel acolyte, que je laissai libre de choisir le meilleur vin. Nous prîmes un vin rouge de Santorin. Tandis que je dévorai enfin mon entrée et qu’il trempait un morceau de pain dans le tarama, il reprit :

– Tu dois penser que je gratte sur mon bouzouki pour détendre la populace, pour l’attendrir jusqu’à ce qu’elle me donne de l’argent pour que je mange à ma faim...non étranger...je ne suis ni un mendiant, ni un saltimbanque !

– Je ne te considère pas comme un mendiant ou je ne sais quel troubadour errant, répondis-je. J’ai trouvé ta musique agréable. Vois-tu, je viens d’acheter un komboloï, et j’ai l’impression de tenir toute la Grèce entre mes doigts lorsque je mets la main dans ma poche. Cela fait-il de moi un illuminé ou un pope ? Que crois-tu qu’il s’est passé quand j’ai débarqué sur cette place ? C’est...c’est comme si les notes de ton instrument avaient trouvé leur écho en moi et qu’à nous deux, le temps d’un périple étrange et, certes alcoolisé, nous avions possédé la Grèce en son sein, comme si le monde était né entre nos mains, et qu’il

⁴ Dans la mythologie grecque, **Styx** (en grec ancien Στύξ / *Styx*, du verbe στυγέω / *stynéō*, « détester, haïr ») est une Océanide, fille aînée d’Océan et de Téthys, ou une déesse, fille d’Érèbe (les Ténèbres) et de Nyx (la Nuit) selon d’autres traditions. Elle personnifie le Styx, un des fleuves des Enfers.

⁵ Recette à base de concombre, de yaourt, assaisonné d’ail, de menthe, salé et poivré.

ne se rapportait plus qu'aux seules dimensions de mon komboloï et de ton bouzouki ! Comment veux-tu après cela que je te considère comme un simple saltimbanque ?

– Tu parles bien étranger, et c'est pour ça que je suis venu vers toi, parce que tu portes en toi la chaleur de notre peuple, parce que tu es prêt depuis ta naissance à prendre racine dans notre terre et tu vois, si j'étais vaniteux, je me nommerais Alexis Zorba. Mais je ne suis que Yannis. Et toi étranger, comment te nommes-tu ?

– Je m'appelle Vincent. Je suis heureux de faire ta connaissance Yannis, sincèrement. Et tu n'as pas besoin d'être Alexis Zorba ou je ne sais qui d'autre pour m'impressionner ! Tu portes sur toi l'empreinte des braves et crois-moi, les hommes de ta trempe, ça ne court pas les rues. Mais dis-moi, tu me parlais tout à l'heure des voyages...

– Ah ! Les voyages ! Je suis de ceux qui savent donner des ailes à une banale feuille de papier. Enfin J'ETAIS de ceux-là, dit-il, soudain sombre, il y a longtemps...

– Tu es un magicien, plaisantais-je.

– C'est un peu ça.

– Je ne comprends pas, dis-je. Quel rapport avec les voyages ?

– Tu comprendras plus tard, je ne veux pas t'en dire davantage pour l'instant. Dis-toi simplement que chacun garde jalousement des petits éclats de vie qu'il vaut mieux laisser à l'abri pour soi, dans une petite boîte, pour qu'on ne te les vole pas...

Désormais, il me parlait une langue indéchiffrable. Je gardai tout de même son conseil en mémoire. La commande arriva, l'agneau rôti était divin, comme tout le reste d'ailleurs, le tout bien arrosé. Nous prîmes quelques fruits en dessert, suivis de près par un petit café qui clôtura à merveille le repas. Je réglai l'addition, puis le musicien prit son bouzouki qu'il portait en bandoulière, attaché par une sangle de cuir. Avant de partir, il salua le patron dans une effusion de joie et d'embrassades de sincère amitié puis me rejoignit.

Nous prîmes une rue surplombée par l'acropole, dans l'idée de trouver un lieu pour continuer notre discussion. Yannis proposa un endroit qu'il connaissait et affectionnait particulièrement, afin d'admirer Athènes de nuit, en hauteur. Ce fut entendu. Il me tendit une cigarette, que j'acceptai volontiers.

– Tu vois mon ami (c'était la première fois qu'il ne m'appelait pas « étranger »), quoi de plus beau qu'une bonne cigarette au clair de lune après un repas pimenté des meilleures conversations ?

Puis il garda le silence. Il ne dit plus un mot jusqu'au point de chute fixé. Le spectacle était grandiose : la ville s'étalait sous nos yeux, magnifique, illuminée, comme une fourmilière en fusion. Elle scintillait comme un eldorado offert à nos seuls regards, et contrastait violemment avec un clair de lune pâle qui inondait les vestiges de l'Antiquité plantés ça et là au milieu d'un décor surréaliste. Les dieux paraissaient presque dérisoires à côté de cette ville si joyeuse, si brillante, un peu comme une grosse guirlande de Noël étalée entre deux versants et trois collines. Yannis tira sur sa cigarette puis, recrachant la fumée, il dit :

– J'ai été de ceux qui ont essayé de coucher sur le papier ce que la vie offre de magie et de simplicité, comme ce que tu as devant les yeux maintenant. Autrefois, je disais « Pleure ! »

et les gens pleuraient ; je disais « Ris ! » et les gens riaient ; puis je n'ai plus rien dit, et les gens ont commencé à parler. C'est à ce moment là que j'ai réalisé...

Chacune de ses paroles me troublaient. Non que je ne comprisse pas, mais il me parlait comme lorsqu'on pense à haute voix. J'avais l'impression d'être la tapisserie de son esprit, sur laquelle il collait des photos pour oublier combien elle était laide.

Nous restâmes un long moment à contempler le spectacle, silencieux et rêveur, puis ce fut lui qui, à nouveau, rompit le cours de nos pensées de sa voix rauque :

– C'en est assez pour ce soir étranger (il m'appelait étranger à nouveau). Je te respecte, je sais que tu es fatigué de ta longue journée. Je vais te raccompagner chez toi.

– C'est que, dis-je, j'aimerais profiter de cet instant encore un peu...

– Il faut du repos pour faire de grands voyages, coupa-t-il. Je vais te raccompagner, pour que tu puisses te reposer. Demain sera un autre jour, tout aussi grand, tout aussi beau. La nuit te portera conseil, tu verras. J'ai beaucoup d'autres choses encore à te raconter. Je sens en toi l'âme grecque, et un grec aime les belles histoires, les grands voyages. Nos philosophes de l'ancien temps dissertaient sans cesse et cultivaient les vertus de l'esprit comme un jardin ; c'est ce que la nature nous enseigne, étranger. Ce que je te raconte ne me vient pas du ciel ; si tu as perçu le message délivré dans ma musique, alors tu comprends d'où me vient ce propos. Et tu as compris, je l'ai vu dans ton rêve, en te touchant l'épaule. Et c'est pour ça que, malgré toi, tu m'as invité à partager ton repas, non pour mieux me connaître, mais pour en savoir plus sur toi-même.

Il marqua une pause au cours de laquelle je m'aperçus que je n'avais rien compris du tout.

– Après tout ce que je viens de te dire, nul besoin de parler davantage, rentrons.

Nous prîmes la route d'hôtel. Il regardait droit devant lui, marchant la tête haute, tandis que je regardais mes pieds, en proie à une profonde réflexion.

Les grillons s'étaient endormis. Nous repassâmes devant la taverne, elle était fermée. Il n'y avait plus âme qui vive. Je levai la tête, et vit la lune jeter son brouillard blafard sur les millénaires de l'acropole. Elle semblait irréaliste, comme les maisons qui nous entouraient, les volets clos frappés par un de ses rayons égaré. Je ne comprenais toujours pas ce bonhomme aux allures de chercheur d'or aventurier. Il avait raison, la nuit me porterait conseil. De toute façon, je n'arrivais plus à réfléchir clairement. Cette journée avait été épuisante jusqu'à son terme, il me tardait de m'étendre et de ne plus penser à rien.

Nous arrivâmes devant l'hôtel, fermé lui aussi.

– Nous nous retrouverons demain soir, au même endroit si tu veux, dit Yannis. Je préfère le soir lorsqu'il s'agit de sonder les profondeurs de l'âme. Demain, je te raconterai un de mes voyages, et tu comprendras encore mieux que ce soir. Va et repose-toi bien. Bonne nuit l'ami, conclut-il en s'éloignant dans l'obscurité.

Je le suivis du regard, jusqu'à ce que sa silhouette grisonnante disparaisse à l'angle d'un mur, guettant un signe de main amical... mais il ne se retourna pas.

Monté dans ma chambre, j'ouvris la fenêtre. L'air était frais et sentait bon le repos, chargé d'effluves millénaires. Je m'étendis sur mon lit. Un bien-être instantané m'envahit. Une brise nocturne jouait avec le rideau, et sur cette toile improvisée la lune façonnait des ombres chinoises avec les toits des bâtiments. J'assistais à la représentation d'un petit théâtre naturel qui m'enveloppa dans une rêverie douce.

Je glissais dans les bras de Morphée quand soudain...

...je tendis l'oreille...rien...

Je fermai les yeux de nouveau et c'est alors que je perçus ce qui m'avait ainsi réveillé : une mélodie vibrait dans l'obscurité, résonnant dans le silence, comme une invitation au voyage. Yannis ! Ce ne pouvait être que lui ! Qui d'autre pouvait jouer du bouzouki en pleine nuit ?

Et tandis que je sombrais peu à peu, le bouzouki borda mes rêves de mélancolie, de joie et de grands voyages pour ne se taire qu'aux premières lueurs de l'aube lorsque, dans les petites rues de Plaka, les premiers commerçants ouvrirent leur boutique en bâillant.